

LES RENCONTRES DE L'AFL STRASBOURG, 4 SEPTEMBRE 1991

TABLE RONDE

Comme en témoignent ci-après les quelques extraits des débats et comme le signale Jean FOUCAMBERT dans l'analyse qu'il en fait, les questions et les échanges - tant à l'issue des 4 interventions qu'après la démonstration d'ELMO International par Claire DOQUET - ont porté essentiellement sur l'opposition qui existerait entre le monde scolaire attentif au développement intellectuel et culturel mais quelque peu irréaliste et improductif et le monde efficace de l'entreprise intéressé par les besoins de communication internationale.

Quelques exemples :

Intervention d'un enseignant : Auditeur de 4 interventions, j'ai été spectateur de 2 mondes. Le monde des affaires, bref, concis et le monde des littéraires, confus dans sa forme. Comment faire se rejoindre les nécessités du monde économique et l'irréalisme de 80% des enseignants qui ignorent tout de l'entreprise ?

Manuelle DAMAMME : Il faut penser aux différences de moyens entre le monde de l'entreprise et celui de l'école. Que donnerait un audit dans un LEP quant à la demande d'enseignement des langues ? Quelle est la demande sociale en matière de langues ?

Édouard RUBIO : L'irréalisme du corps enseignant sur le monde économique est une histoire vieille comme le monde. On a l'enseignement qu'on mérite et l'enseignement qui a fait une société se trouve dépassé par sa propre réussite.

Jean FOUCAMBERT : Il faut profiter du dynamisme des structures économiques pour "bouger" la pédagogie des langues qu'on appauvrit en l'enfermant dans l'oral. On a beaucoup parlé ici des échéances de 1993 et de la communication des élites internationales. On peut poser le problème autrement. En songeant que le bilinguisme de tout individu, par exemple, lui permet une réflexion métalinguistique du fait qu'il éprouve la diversité de ses possibilités d'expression et donc une réflexion métacognitive car la mise à disposition de 2 manières permet de réfléchir à la manière de penser dans chacune.

L'"homme simple" a plus de contact avec les langues étrangères par l'écrit que par l'oral. Comment faire pour que la réflexion sur les langues soit un processus de développement intellectuel et de prise de conscience de sa manière de penser...

Wiveca BERGLUND : Il faut faire la différence entre l'adulte devant les langues étrangères et l'enfant à l'école. En Suède, l'enseignement des langues pour les jeunes est le moyen de découvrir d'autres mondes, d'autres valeurs. Pour l'adulte en entreprise, on tente de le faire aussi en sensibilisant à la culture portée par la langue, mais on est limité et le perfectionnement individuel est surtout de la responsabilité de la personne en dehors des actions strictes de formation.

Louis GUESPIN : Comment, dévier la demande appauvrissante du monde technique vers un objectif culturel demande FOUCAMBERT. Mais la demande de "l'homme simple" est imprégnée de culture technique. Comment appeler telle nouvelle machine ? Selon qu'on emploie le français ou

une autre langue, on obtiendra d'autres résultats dans les relations au travail, à la recherche et à la production.

Édouard RUBIO : *À propos des langues régionales, il est certain que la perte d'une langue est une perte de sensibilité et un appauvrissement fantastique. Le jacobin, c'est l'homme de province qui est entré dans la manière de parler d'un lieu qui attirait mais qui, vide, ne se remplit que des gens qui y viennent. De là le problème de l'omniprésence de l'anglo-américain. Quant au problème oral/écrit : on favorise l'un et l'autre et dans les Instructions Officielles on préconise l'écrit dès la maternelle y compris pour les langues étrangères.*

Philippe CARRÉ : *Il faut sortir des antagonismes : développement économique/développement social. Dans les entreprises, on pense en termes de développement culturel et dans l'école, il faut aussi penser en termes de développement économique !*

Les quatre interventions ont donné lieu à des questions ou à des reformulations assez convergentes autour de ce qui pourrait sembler être les réponses différentes de deux mondes confrontés à la même exigence de maîtrise des langues étrangères : le monde scolaire et le monde de l'entreprise. Or rien dans les questions n'avait induit l'opposition d'un monde scolaire centré sur des enjeux culturels et d'un monde de l'entreprise préoccupé d'efficacité. Si elles ont été comprises de part et d'autres ainsi, c'est bien pour des raisons qui illustrent ce que tente par ailleurs de nous faire sentir Louis GUESPIN.

En effet, toute production langagière - dans le cas présent, des interventions orales ou les questions qui les ont suivies - ressortit de 2 intentions qui ne sont d'ailleurs jamais totalement distinctes. La première vise à communiquer ce qui est déjà su de l'orateur et qui semble se transmettre d'autant plus aisément que l'exposé est organisé et ancré sur des éléments repérables¹. La seconde tend moins à communiquer un résultat qu'à faire partager en temps réel un processus, une pensée qui se construit dans le cadre d'un intellectuel collectif. Si le premier domaine donne une impression d'efficacité, le second renvoie chacun à sa propre démarche et à ses propres cadres conceptuels, de telle manière qu'on est nécessairement dans un malentendu initial qui cherche heureusement à se réduire dans l'échange lui-même... La première fonction perdra peu à être portée par une langue internationale qui prétend fonctionner sur un codage assez univoque : on est dans la transmission la moins ambiguë possible d'une pensée précédemment élaborée ailleurs. La seconde au contraire suppose que l'orateur appelle à son secours toutes les subtilités de sa langue et que le destinataire interprète la moindre nuance. La chance de tout dialogue est dans ce tâtonnement expérimental par le langage, dans cette invention collective. Le langage est alors l'outil qui travaille la réalité, non qui en transmet une représentation préexistante. Or, c'est bien ce que dit GUESPIN : un sabir international permet de transmettre sans trop de "bruit" une pensée déjà faite ; mais faite où, par qui, pour qui ? Les pensées dominantes ne menacent-elles pas d'être celles qui disposent des meilleurs moyens de transmission au détriment de celles qui ont impérativement besoin de l'échange pour naître.

À l'inverse, une invention collective, une réflexion en commun, donc un dialogue, demande que chaque intervenant, grâce aux moindres mots qu'il essaie, arrache un peu de sens à la confusion de ce qui s'invente en même temps qu'il se dit. Et on n'a jamais assez de tous ses mots, outils dont on

¹ par exemple un plan clair dans la tête de l'intervenant, clarté dont veut témoigner le fait qu'il est projetable sur un transparent et progressivement découvert. Cet usage désormais très à la mode ne se confond pas avec la nécessaire présentation de documents à partir desquels l'exposé se construit. Il s'agit bien ici de l'effet symbolique attendu par la projection du plan de l'exposé lui-même ; effet qui ne vise pas une compréhension globale plus aisée (puisque, par un subtil jeu de cache ("je r'tire le bas !"), le plan ne se découvre qu'au fil de l'exposé) mais fonctionne comme un gage visible de cohérence.

connaît les possibilités et les limites et qu'on manie en expert, en artiste. L'autre renvoie son propre usage d'un outil linguistique différent mais tout aussi subtilement maîtrisé : c'est du choc de ces outils que naissent en commun des idées nouvelles. Ce qui nécessite des productions pour chacun dans la langue dont il sait utiliser au mieux les tranchants et les rebonds. Même dans une langue maternelle commune, cet intellectuel collectif met du temps à fonctionner. Il ne semble guère immédiatement efficace ; ce dont paraît témoigner le débat dont j'aurai ainsi rendu compte. Mais qui illustre de manière exemplaire, à travers deux usages de la langue maternelle, l'enjeu :

- de l'enseignement d'une seule langue étrangère comme gage d'une communication internationale et comme moyen de transmission par le canal obligé d'un système linguistique commun

- ou de plusieurs langues afin de rencontrer ce qu'il y a de spécifique et d'irremplaçable dans d'autres manières de dire le monde donc aussi de le concevoir.

D'une langue étrangère comme instrument de communication ou des langues étrangères comme outil pour inventer en commun. C'est le rapport au savoir et aux moyens de sa production qui est ainsi posé ; et aussi la place de l'écrit. À partir de là, chaque logique fonctionne. Même si la réalité réunit toujours ce que l'analyse sépare comme le fait remarquer Philippe CARRÉ pour conclure la matinée. Toutefois, c'est une chose d'observer que des logiques différentes utilisent à leur manière la frontière contradictoire entre transmission et échange ; c'est autre chose de laisser supposer qu'il y aurait un large consensus naturel si le démon de l'idéologie ne venait troubler le sens commun. La contradiction est au cœur de tout phénomène. L'esprit la perçoit plus ou moins aisément et s'attache ou non à la dépasser ; mais il n'a pas le pouvoir de l'introduire là où elle n'existe pas. Ce serait alors simplement l'esprit de contradiction dont LA FONTAINE prétendait qu'il est si également répandu qu'il vaut toujours mieux chercher vers l'amont le corps d'une femme noyée...

Jean FOUCAMBERT